

Foucault entre psychanalyse et psychiatrie *« Reprendre la folie au niveau de son langage » **

ELISABETTA BASSO

Centro de Filosofia, Universidade de Lisboa

Depuis les années cinquante jusqu'à ses derniers cours au Collège de France, la réflexion sur la psychanalyse traverse en diagonale toute l'œuvre de Foucault. Cependant, à vouloir y isoler une position générale et définitive sur l'une ou l'autre des diverses formes historiques et théoriques du savoir et de la pratique psychanalytique, on ferait erreur. Cela n'équivaut pas nécessairement à affirmer que la pensée de Foucault n'est pas suffisamment claire ou cohérente dans ses propos. Si la psychanalyse ne trouve pas un statut défini dans le corpus foucauldien, c'est plutôt parce qu'elle assume au fur et à mesure la forme, les enjeux et les tâches des questions que Foucault pose à la connaissance, aux savoirs et aux pratiques tout au long de son parcours intellectuel. Les nombreux passages où il est question de l'entreprise de Freud et de ses successeurs ne sont donc pas à prendre au pied de la lettre. Ce n'est pas tant les thèses explicites et en quelque sorte occasionnelles qu'ils expriment qu'il faut interroger, que bien plutôt les positions stratégiques que ces thèses occupent à l'intérieur du discours foucauldien, afin de démêler les raisons, les enjeux et les implications complexes qui les ont motivées à l'époque où elles furent formulées.

Dans les pages qui suivent, nous nous concentrerons sur l'une des positions – que nous situons au moment du dépassement, opéré par Foucault entre les années cinquante et le tout début des années soixante – de son adhésion initiale au programme de la psychiatrie existentielle, à l'époque donc de l'élaboration de son archéologie. Plus particulièrement, l'enjeu sera d'analyser le rôle qu'a pu jouer, dans ce passage, l'approche lacanienne des psychoses telle qu'elle fut formulée à partir du milieu des années cinquante, plus précisément dans le Séminaire III de 1955-1956.

* Je tiens à remercier Mireille Delbraccio pour ses précieuses remarques et pour l'aide apportée à la relecture définitive de cet article.

La question du rapport de Foucault avec la pensée de Lacan est assez complexe et – à quelques rares exceptions près¹ – n’a jamais été véritablement approfondie. La présence de Lacan est en effet très marquante tout au long de l’œuvre foucauldienne, depuis les écrits des années cinquante sur la psychologie et la psychiatrie jusqu’à la problématisation de l’« herméneutique du sujet » dans les années quatre-vingt². Cependant, les historiens de la philosophie se sont pour la plupart limités à rapprocher les positions respectives des deux penseurs dans leur relation au structuralisme et se sont concentrés sur les écrits foucauldien des années soixante³. Il y a donc très peu d’études critiques concernant les autres périodes et toutes se focalisent sur la dernière partie de l’œuvre de Foucault⁴. Dans le contexte de cette problématique, les écrits foucauldien des années cinquante ont été complètement négligés. C’est précisément sur cette période que nous voudrions pourtant nous concentrer, pour nous interroger – à travers Lacan – sur le rôle que la psychiatrie et la psychanalyse ont joué dans la constitution du programme archéologique. L’enjeu sera en particulier de montrer que le savoir psychiatrique *avec et contre* lequel Foucault bâtit son projet de critique de la raison

1. Cf. en particulier Kate SOPER, *Humanism and Anti-Humanism. Problems of Modern European Thought*, chap. 6 : « The Subjectivation of the Subject : Lacan and Foucault », London, Hutchinson, 1986, p. 120-145 ; John FORRESTER, *The Seduction of Psychoanalysis : Freud, Lacan and Derrida*, Cambridge, Cambridge University Press, 1990, chap. 12 : « Michel Foucault and the History of Psychoanalysis », p. 286-316 ; Mladan DOLAR, « The Legacy of the Enlightenment. Foucault and Lacan », *Mesotes*, 1 (1991), p. 39-49 ; Leonhard SCHMEISER, *Blickwechsel. Drei Essays zur Bildlichkeit des Denkens : Descartes, Lacan, Foucault, Vélázquez*, Wien, Sonderzahl, 1991 ; Philippe VAN HAUTE, *Michel Foucault : la psychanalyse de la loi*, in Steve G. Lofts et Paul Moyaert éd., *La pensée de Jacques Lacan. Questions historiques, problèmes théoriques*, Louvain-Paris, Peeters, 1994, p. 45-64.

2. On rappellera en particulier, à ce propos-là, la séance inaugurale du cours au Collège de France de 1981-1982, où Foucault mentionne explicitement Lacan comme l’un des seuls qui auraient posé la question qui est à la base des ouvrages foucauldien des années quatre-vingt, à savoir « la question des rapports entre vérité et sujet » : cf. *L’herméneutique du sujet. Cours au Collège de France. 1981-1982*, François Ewald, Alessandro Fontana, Frédéric Gros dir., Paris, Gallimard-Seuil, 2001, p. 31. Cf. aussi : « Entretien avec Michel Foucault » (1980), dans *Michel Foucault, Dits et écrits*, Daniel Defert et François Ewald dir., avec la collaboration de Jacques Lagrange, Paris, Gallimard, 1994, vol. 4, n. 281, p. 52 ; « Lacan, le “libérateur” de la psychanalyse » (1981), *Dits et écrits*, vol. 4, n. 299, p. 204-205 ; « Structuralisme and poststructuralisme » (1983), *Dits et écrits*, n. 330, p. 435.

3. Cf. notamment Maurice CORVEZ, *Les structuralistes : les linguistes, Michel Foucault, Claude Lévi-Strauss, Jacques Lacan, Louis Althusser, les critiques littéraires*, Paris, Aubier-Montaigne, 1969 ; Hugh J. SILVERMAN, « French Structuralism and After : de Saussure, Lévi-Strauss, Barthes, Lacan, Foucault », in *Twentieth-Century Continental Philosophy*, Richard Kearney éd., London-New York, Routledge, 1994, p. 390-408.

4. Cf. John RAJCHMAN, *Truth and Eros : Foucault, Lacan, and the Question of Ethics*, London, Routledge, 1991, trad. O. Bonis, *Érotique de la vérité : Foucault, Lacan et la question de l’éthique*, Paris, PUF, 1994 ; et Jean ALLOUCH, *La psychanalyse est-elle un exercice spirituel ? Réponse à Michel Foucault*, Paris, EPEL, 2007.

possède une valeur opérationnelle à l'intérieur du discours épistémologique foucauldien. Autrement dit, s'il est vrai que la psychiatrie, pour Foucault, finira par intégrer plus que tout autre savoir la fonction de « discipline », elle a néanmoins joué un rôle véritablement philosophique à l'origine de la réflexion foucauldienne sur les sciences, réflexion dont certains des thèmes philosophiques fondamentaux ne se sont pas développés à partir de la philosophie pure, mais bien plutôt des problèmes et des démarches inspirés et parfois empruntés à des savoirs concrets.

La reconnaissance de la valeur philosophique de la psychiatrie est d'ailleurs une caractéristique que la réflexion de Foucault possède en commun avec la pensée française de l'époque où paraissent ses premiers ouvrages. Il suffirait de mentionner à ce propos l'importance accordée à la psychopathologie pendant la formation du jeune Foucault à l'École normale supérieure, à l'époque où Georges Gusdorf y organisait (1946-1947) pour ses élèves une initiation à la psychopathologie qui comprenait aussi des présentations de malades à l'hôpital Sainte-Anne, ainsi qu'un cycle de conférences dans lequel intervenaient des psychiatres comme Georges Daumézon, Julian de Ajuriaguerra ou Jacques Lacan. Althusser devait à son tour suivre l'exemple de Gusdorf et Foucault aura aussi l'occasion de continuer à fréquenter Sainte-Anne, où il suivra également les leçons d'Henri Ey⁵. Mais on pourrait mentionner également le grand intérêt que Jean Hyppolite manifeste à l'égard de la psychiatrie – concernant notamment le problème de l'aliénation – au moment où il devient directeur de l'ENS en 1954. À cette époque en effet, Hyppolite suivait les séminaires de Lacan à Sainte-Anne, discutait avec Foucault de l'ouvrage que ce dernier venait de publier, *Maladie mentale et personnalité*, et avait organisé à l'ENS une équipe de réflexion comprenant philosophes et psychologues⁶.

Dans ce contexte, le fait que psychiatrie et psychopathologie deviennent partie intégrante de la réflexion philosophique de Foucault ne doit donc pas nous surprendre. Néanmoins, la spécificité du discours foucauldien tel qu'il se développe à l'époque ne tient pas tout simplement au fait qu'il a pour objet la psychologie, la psychanalyse et surtout la psychiatrie. Bien plus, nous

5. Pour toutes ces précisions biographiques, nous renvoyons à Didier ERIBON, *Michel Foucault*, Paris, Flammarion, 1989, p. 60 sq.

6. *Ibid.*, p. 92-93. Dans une conférence de 1955 sur « Pathologie mentale et organisation », Hyppolite s'explique sur son intérêt de l'époque pour la psychiatrie : « J'ai été confirmé dans l'idée que l'étude de la folie – l'aliénation au sens profond du terme – était au centre d'une anthropologie, d'une étude de l'homme. L'asile est le refuge de ceux qu'on ne peut plus faire vivre dans notre milieu interhumain. C'est donc un moyen de comprendre indirectement ce milieu et les problèmes qu'il pose incessamment à l'homme normal » (*Figures de la pensée philosophique*, Paris, PUF, 1971 ; 1991, t. II, p. 885-886).

montrons que la psychiatrie informe de l'intérieur le discours de Foucault en lui prêtant en quelque sorte ses problématiques et ses instruments méthodologiques.

Parmi ces problématiques, la réception, puis la critique de la phénoménologie philosophique qui suivra, nous apparaissent tout à fait centrales. On sait en effet que le caractère majeur de l'archéologie coïncide avec son refus de toute forme d'évidence première accordée à l'expérience et au sujet censé la fonder au niveau de la connaissance. Or, le premier ouvrage dans lequel Foucault se mesure avec les thèmes propres à la phénoménologie est un essai qu'il rédige à l'occasion de la parution, en 1954, de la traduction française d'un article du psychiatre suisse Ludwig Binswanger, « Le rêve et l'existence » (1930)⁷. Il s'agit d'un texte assez original – nous avons déjà eu l'occasion de l'analyser⁸ – où Foucault introduit le projet psychiatrique de Binswanger, la *Daseinsanalyse*; il y loue sa capacité d'approcher le problème de l'expérience sans pour autant renvoyer, comme le ferait la philosophie phénoménologique, ni aux structures transcendantales de la connaissance, ni aux structures ontologiques de l'existence. Aux yeux de Foucault, au lieu de se présenter comme « une forme a priori de spéculation philosophique⁹ », l'« analyse existentielle » permettrait en effet au philosophe de « prendre de biais le problème de l'ontologie et de l'anthropologie, en allant droit à l'existence concrète, à son développement et à ses contenus historiques¹⁰ ». Ainsi, l'anthropologie phénoménologique de Binswanger dépasse non seulement les limites de la gnoseologie husserlienne, mais viole également l'interdit que Heidegger avait imposé à la phénoménologie de franchir la limite qui la séparerait des savoirs positifs tels la psychologie, la biologie et surtout l'anthropologie. Et Foucault ne manque pas de le souligner en insistant sur le fait que « l'analyse existentielle évite une distinction a priori entre ontologie et anthropologie », au sens où elle la reporterait « au terme d'un examen dont le point de départ n'est pas marqué par cette ligne de partage, mais par la rencontre avec l'existence concrète¹¹ ».

7. Michel FOUCAULT, Introduction à Ludwig BINSWANGER, *Le rêve et l'existence*, tr. J. Verdeaux, Paris, Desclée de Brouwer, 1954, p. 9-128; *Dits et Écrits, op. cit.*, vol. 1, n. 1, p. 65-118. Foucault contribua également à la traduction de ce volume, que suivit en 1957 la traduction du cas clinique de Suzanne Urban, toujours par Verdeaux et Foucault : *Le cas Suzanne Urban. Étude sur la schizophrénie*, Bruges, Desclée de Brouwer.

8. Nous nous permettons de renvoyer ici à notre ouvrage sur *Michel Foucault e la Daseinsanalyse: un'indagine metodologica*, Milano, Mimesis, 2007. Cf. aussi notre Postface à la nouvelle traduction française de Ludwig BINSWANGER, *Le rêve et l'existence*, Françoise Dastur éd., Paris, Vrin, 2012, p. 87-114.

9. Michel FOUCAULT, Introduction à Ludwig BINSWANGER, *op. cit.*, p. 66.

10. *Ibid.*, p. 67.

11. *Ibid.*

Cependant, dès le début des années soixante, à l'époque de la parution de *Folie et déraison*, Foucault finit par se montrer très dur avec la psychopathologie phénoménologico-existentielle, à laquelle il reproche de ne pas problématiser son rapport à la pratique psychiatrique¹². C'est la raison pour laquelle les philosophes et les historiens de la philosophie ont généralement conclu que l'épisode de la rencontre de Foucault avec la psychiatrie phénoménologique peut être considéré comme tout à fait marginal par rapport à la tournure rigoureusement anti-anthropologique et anti-phénoménologique que la recherche foucauldienne allait assumer dans les années suivantes. Il faut cependant remarquer que la critique foucauldienne de la phénoménologie trouve déjà sa première expression dans l'essai « phénoménologique » de 1954 où, à travers le projet psychiatrique de Binswanger, Foucault conteste à la fois l'eidétique pure de la conscience husserlienne et l'« ésotérisme » de l'analytique du *Dasein*. On soulignera alors que la critique que la perspective archéologique finit par adresser à la psychiatrie phénoménologique trouve son point d'ancrage, et peut-être aussi son inspiration, dans le domaine de la psychiatrie, et plus précisément dans les diverses critiques que celle-ci avait opposées à l'approche phénoménologique qu'elle avait pourtant adoptée pendant la première moitié du XX^e siècle.

C'est à ce moment-là que la réflexion psychiatrique de Lacan nous paraît jouer un rôle crucial dans le développement de la pensée de Foucault, un Lacan qui, à son tour, avait pris comme point de repère la psychiatrie phénoménologique allemande dès le début des années trente et au moins jusqu'aux « Propos sur la causalité psychique » (1946) pour finir, dans les années cinquante – à travers la psychanalyse – par dépasser la méthode phénoménologique pour se concentrer sur l'analyse du langage¹³. C'est précisément sur cette articulation entre psychiatrie, psychanalyse et archéologie que se concentrera notre analyse.

12. Dans *Maladie mentale et psychologie* (Paris, PUF, 1962), par exemple – au chapitre 4 : « La maladie et l'existence » – après avoir traité de la conception binswangerienne de la maladie en tant que déroulement des « formes d'insertion dans le monde », Foucault conclut d'une façon provocatrice : « Mais [...] si cette subjectivité de l'insensé est, en même temps, vocation et abandon au monde, n'est pas au monde lui-même qu'il faut demander le secret de son énigmatisme statut ? » (p. 69). Et il conclut ensuite : « Certes, on peut situer la maladie mentale [...] par rapport aux formes d'existence. Mais on ne doit pas faire de ces divers aspects de la maladie des formes ontologiques si on ne veut pas avoir recours à des explications mythiques, comme [...] une anthropologie existentielle » (p. 101). Cf. aussi Michel FOUCAULT, « Preface to the *History of Sexuality* » (1984), tr. fr. « Préface à l'*Histoire de la sexualité* », dans *Dits et écrits*, op. cit., vol. 4, n. 340, p. 578-584, où Foucault reproche à l'analyse existentielle « son insuffisance théorique dans l'élaboration de la notion d'expérience et l'ambiguïté de son lien avec une pratique psychiatrique que tout à la fois elle ignorait et supposait » (p. 579).

13. Sur l'importance du courant phénoménologique de la psychiatrie dans les premiers écrits de Lacan, cf. Henning SCHMIDGEN, « “Fortunes diverses” ». L'œuvre de jeunesse de Jacques

La psychanalyse comme voie « vers le concret »

Dans les années cinquante, la cible majeure de la critique foucauldienne est la psychologie associationniste. Le contexte des premiers écrits de Foucault est très important pour en comprendre les enjeux. Dans *Maladie mentale et personnalité*, dans l'Introduction à l'article de Binswanger, *Le rêve et l'existence*, ainsi que dans les deux articles de 1957 sur « La psychologie de 1850 à 1950 » et sur « La recherche scientifique et la psychologie¹⁴ », Foucault retrace de manière critique l'histoire des savoirs psychologiques selon les modèles qui, à cette époque, lui venaient de Daniel Lagache (*L'unité de la psychologie*, 1949), de Maurice Merleau-Ponty (le cours sur *Les sciences de l'homme et la phénoménologie*, 1951-1952) et de Georges Canguilhem (« Qu'est-ce que la psychologie? », 1956). Mais il faut sans doute remonter jusqu'aux années vingt, et mentionner également le programme tracé par les psychiatres du groupe de *L'Évolution psychiatrique*, dont l'« Avant-propos », rédigé en 1925 par Angelo Hesnard et René Laforgue, invitait explicitement psychologues et psychiatres à « participer activement à cette orientation nouvelle des sciences de l'esprit » qui, tout en s'opposant aux « méthodes traditionnelles en matière de psychologie morbide », allait orienter celle-ci dans la direction d'« une psychologie pratique, nouvelle [et]

Lacan et la phénoménologie », *Psychanalyse à l'université*, 19, 76 (1994), p. 111-134. À ce sujet, la littérature est assez pauvre et s'est concentrée principalement sur la référence de Lacan à Jaspers : cf. en particulier François LEGUIL, « Lacan avec et contre Jaspers », *Ornicar?*, XV, 48 (1989), p. 5-23, mais aussi Jean-Claude GENS, « La réception de Jaspers dans la philosophie et la psychiatrie françaises. La première réception », *Le Cercle herméneutique*, 8-9 (2007), p. 187-198. Il faudrait néanmoins approfondir ce point, en commençant par distinguer les diverses approches qui ont caractérisé la réception française de la psychiatrie phénoménologique de langue allemande dès les années vingt, et prendre aussi en considération l'approche de Ludwig Binswanger. À ce propos-là, on ne manquera pas de remarquer le fait que les « Propos sur la causalité psychique » se réclament encore de la « méthode phénoménologique » tout en présentant une position qui est tout à fait polémique par rapport au refus jaspersien de la notion de « causalité psychique ». Il s'agit d'une polémique que Binswanger, de son côté, avait engagée avec Jaspers dès 1913 : cf. Ludwig BINSWANGER, « Bemerkungen zu der Arbeit Jaspers' "Kausale und 'verständliche' Zusammenhänge zwischen Schicksal und Psychose bei der Dementia praecox (Schizophrenie)" », *Internationale Zeitschrift für ärztliche Psychoanalyse*, 1 (1913), p. 383-390. À cet égard, il faudrait donc éclairer la distance qui sépare l'approche phénoménologique de Jaspers de celle de Binswanger, pour montrer comment la critique que Lacan adresse au premier est en revanche compatible avec la perspective binswangerienne. Lacan d'ailleurs, en 1933, ne manque pas de manifester explicitement son appréciation pour l'approche phénoménologique de Binswanger : cf. « Le problème du style et la conception psychiatrique des formes paranoïaques de l'expérience », in *De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité*, Paris (Le François, 1932), Seuil, 1975, p. 385.

14. Michel FOUCAULT, « La psychologie de 1850 à 1950 » (1957), in *Dits et écrits, op. cit.*, vol. 1, n. 2, p. 120-137 ; « La recherche scientifique et la psychologie » (1957), in *Dits et écrits, op. cit.*, vol. 1, n. 3, p. 137-158.

essentiellement clinique¹⁵ ». À la même époque, ce programme trouve également son expression dans la *Critique des fondements de la psychologie* de Georges Politzer¹⁶, ouvrage qui comptera beaucoup pour Foucault et dans lequel le philosophe oppose à la psychologie associationniste le projet d'une « psychologie concrète », appelée à trouver son propre fondement dans une connaissance pratique de l'homme (*praktische Menschenkenntnis*¹⁷). La critique de l'associationnisme et l'exigence de jeter les bases d'une nouvelle « méthode d'analyse psychologique concrète¹⁸ » sont aussi au fondement du programme que Lacan esquisse pour la psychiatrie dans les années trente – notamment dans sa thèse de 1932 sur la psychose paranoïaque, dans laquelle le psychiatre insiste sur la nécessité, pour la psychiatrie, de concentrer son attention sur ces anomalies spécifiques de la personnalité qui seraient définissables non pas à partir des liaisons associatives du phénomène mental, mais sous la forme des « faits concrets de l'histoire affective du sujet¹⁹ ». D'où le lien privilégié que cette « nouvelle psychologie » entretient avec la psychopathologie et la clinique, d'où aussi le choix emblématique de Lacan de renoncer « à ajouter, selon la coutume, aux cadres existants une nouvelle entité morbide dont nous ne saurions affirmer l'autonomie » pour classer les cas analogues à celui présenté dans son étude du « cas Aimée » à partir d'« une description concrète, et non pas [d']une synthèse descriptive qui, par besoin de généralité, aura dépouillé des traits spécifiques de ce cas²⁰ ».

Dans ce contexte, même la médecine est désormais conçue comme la « technique (art) au carrefour de plusieurs sciences », capable de s'offrir comme une « introduction à des problèmes humains concrets²¹ ». Lacan, par exemple, en 1936, dans un numéro spécial de *L'Évolution psychiatrique*

15. Angelo HESNARD, René LAFORGUE, « Avant-propos », *L'Évolution Psychiatrique*, 1 (1925), p. 7.

16. Georges POLITZER, *Critique des fondements de la psychologie : la psychologie et la psychanalyse*, Paris, Éditions Rieder, 1928, PUF, 3^e 1968.

17. Georges POLITZER, « Les fondements de la psychologie. Psychologie mythologique et psychologie scientifique », *Revue de Psychologie Concrète*, 1 (1929), p. 9-64; in *Écrits*, vol. 2: *Les fondements de la psychologie*, Georges Cogniot et Jacques Debouzy éd., Paris, Éditions Sociales, 1969, p. 28. Cf. aussi Daniel LAGACHE, « Notes sur le Langage et la Personne », *L'Évolution Psychiatrique*, 9, 1 (1938), p. 57-66, p. 57: « Si l'on oppose à la psychologie classique la nouvelle psychologie, on peut opposer celle-ci à celle-là comme une psychologie totalitaire et concrète à une psychologie élémentaire et abstraite ».

18. Jacques LACAN, *De la psychose paranoïaque*, op. cit., p. 346-349.

19. *Ibid.*, p. 347. Cf. aussi Jacques LACAN, « Au-delà du "Principe de réalité" », *L'Évolution psychiatrique*, fasc. 3 (1936), p. 67-86, § 1: « Critique de l'associationnisme »; *Écrits*, Paris, Seuil, 1966; 1999, vol. 1.

20. Jacques LACAN, *De la psychose paranoïaque*, op. cit., p. 267.

21. Cf. Daniel Lagache, « Le normal et le pathologique d'après Georges Canguilhem », *Bulletin de la Faculté des Lettres de Strasbourg*, 24 (1946), p. 117.

consacré aux études freudiennes, loue le « souci de guérir » qui serait à la base de la démarche de Freud, ce « praticien par excellence de la vie intime » qui, contre ceux qui « se plaisent à reléguer la médecine au rang secondaire d'un art », lui aurait reconnu « l'intelligence même de la réalité humaine²² ». Et c'est précisément l'« art clinique », entendu comme l'étude des « êtres vivants complets et concrets en situation²³ », que Lagache – dans le compte rendu qu'il rédige en 1946 de l'essai de Canguilhem sur *Le normal et le pathologique* – pose aussi comme condition de possibilité des disciplines psychologiques et de leur base unitaire. Foucault lui-même, d'ailleurs, à ce moment-là, devait réfléchir sur l'opportunité d'entreprendre les études de médecine, comme Lagache et Canguilhem avant lui²⁴.

Le concept de « personnalité » tel qu'il est présenté dans l'ouvrage que Foucault publie en 1954, *Maladie mentale et personnalité*, répond précisément à ce souci du « concret » qui caractérise la réflexion psychiatrique française de l'époque. On se souviendra à ce propos de la manière dont cette notion fut introduite par Lacan dans la *Thèse* de 1932, afin de rendre compte des faits liés à la psychose par « une méthode théoriquement plus rigoureuse » et une « description plus concrète²⁵ », s'opposant simultanément à une conception purement psychologique et à une conception purement organique de la maladie mentale. L'angle d'attaque de l'analyse de Foucault rend compte précisément de ce souci, et la notion de personnalité – conçue comme « l'élément dans lequel se développe la maladie, et le critère qui permet de la juger²⁶ » – y est introduite à son tour dans le contexte d'une problématisation du rapport entre médecine mentale et médecine organique. L'intérêt de Foucault pour la psychiatrie « existentielle » se situe donc exactement dans ce contexte et, tout en suivant là aussi la critique lacanienne de la psychologie des réactions élémentaires, Foucault insiste désormais sur la nécessité d'une approche guidée par l'idée de totalité, selon laquelle « la maladie concerne la situation globale de l'individu dans le monde²⁷ ».

22. Jacques LACAN, « Au-delà du "Principe de réalité" », *op. cit.*, p. 79-80.

23. *Ibid.*, p. 129.

24. Cf. Didier ERIBON, *Michel Foucault*, Paris, Flammarion, 1989, p. 61.

25. Jacques LACAN, *De la psychose paranoïaque*, *op. cit.*, p. 15.

26. Michel FOUCAULT, *Maladie mentale et personnalité*, Paris, PUF, 1954, p. 10. La définition foucauldienne coïncide effectivement avec la démarche théorique de Lacan, dont la thèse avait précisément le but d'analyser la « conception de la psychose paranoïaque comme développement de la personnalité » (cf. Jacques LACAN, *De la psychose paranoïaque*, *op. cit.*, partie I, chap. 3).

27. Michel FOUCAULT, *Maladie mentale et personnalité*, *op. cit.*, p. 11 : « Au lieu d'être une essence physiologique ou psychologique, elle [la maladie] est une réaction générale de l'individu pris dans sa totalité psychologique et physiologique ». Cf. aussi Jacques LACAN, *De la psychose paranoïaque*, *op. cit.*, p. 89-90 : « Observons que ces types sont définis non par des

À cette époque Foucault lit Minkowski, Jaspers, et surtout Binswanger, dont la première traduction française avait paru en 1938, grâce à Minkowski, dans *L'Évolution psychiatrique*²⁸. La référence de ces psychiatres à la phénoménologie, loin de suivre au pied de la lettre les impératifs de la philosophie pure, était à cette époque tout à fait compatible avec l'orientation pratique que l'on reconnaissait comme le fondement de la nouvelle approche philosophique de la psychologie et de la psychiatrie. Lacan ne manque pas de le souligner, en 1933, lorsqu'il fait dériver les « points de vue dits phénoménologiques de la psychiatrie contemporaine » du « génie intuitif propre à l'observation » d'« un Kraepelin » et rapproche, à ce propos, son propre travail sur la psychose paranoïaque des travaux de Binswanger²⁹. Minkowski, de son côté, n'hésite pas à superposer l'exhortation phénoménologique à « envisager les phénomènes sans parti pris³⁰ » à l'appel que Politzer avait lancé à la psychologie en vue d'aborder les phénomènes psychiques comme les éléments d'un « drame », à savoir comme une expérience irréductible pour laquelle « la psychologie ne nous fait et ne peut jamais nous faire connaître aucun commencement. Elle n'est pas au commencement, elle est au milieu³¹ ». Binswanger, lui, considère les phénomènes psychologiques

réactions élémentaires à des stimulations expérimentales, mais par des réactions psychiques totales aux événements, entendons aux événements vécus (*Erlebniss*) dans leur portée vitale et leur valeur significative ». Dans son article sur « L'œuvre de jeunesse de Lacan et la phénoménologie » (*op. cit.*), Henning Schmidgen suggère que l'accent de Lacan sur le concept de « personnalité » au début des années trente lui aurait été dicté par Max Scheler, via Binswanger (p. 114 et 129). Le projet de fonder la psychologie sur une « science de la personne » était en effet au centre de l'ouvrage binswangerien de 1922: *Einführung in die Probleme der allgemeine Psychologie*, Berlin, Springer.

28. Ludwig BINSWANGER, « La conception de l'homme, chez Freud, à la lumière de l'anthropologie philosophique », *L'Évolution psychiatrique*, 10, 1 (1938), p. 3-34.

29. Jacques LACAN, « Le problème du style et la conception psychiatrique des formes paranoïaques de l'expérience », *op. cit.*, p. 385: « Les travaux d'inspiration phénoménologique sur ces états mentaux (celui tout récent, par exemple, d'un Ludwig Binswanger sur l'état dit de "fuite des idées" qu'on observe dans la psychose maniaco-dépressive, ou mon propre travail sur *La psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité*) ne détachent pas la réaction locale, et le plus souvent remarquable seulement par quelque discordance pragmatique, qu'on peut y individualiser comme trouble mental, de la totalité de l'expérience vécue du malade, qu'ils tentent de définir dans son originalité. Cette expérience [...] est décrite valablement comme structure cohérente d'une appréhension nouménale immédiate de soi-même et du monde ». Lacan renvoie à « la grande étude de Binswanger sur *l'Ideenflucht* » aussi en 1935, dans son compte rendu de *Le temps vécu* de Minkowski, dans *Recherches Philosophiques*, 5 (1935-1936), p. 424-431, p. 428.

30. Eugène MINKOWSKI, « À la recherche de la norme en psychopathologie », *L'Évolution Psychiatrique*, 9, 1 (1938), p. 89.

31. Georges POLITZER, « Où va la psychologie concrète? », *Revue de Psychologie Concrète*, 2 (1929), p. 199; *Écrits*, *op. cit.* vol. 2, p. 137-188. Il faudrait néanmoins remarquer à ce propos que, malgré la concordance de principe, dès cette époque, Lacan manifeste des critiques à l'égard de Minkowski: cf. sa réaction à l'intervention de Minkowski devant le Groupe de l'Évolution psychiatrique en juillet 1936, sur « La Psychopathologie, son orientation, ses tendances »,

comme des réalités « dramatiques », et il reconnaît la valeur de la phénoménologie pour la psychologie en ce qu'elle serait capable de déceler le « monde intentionnel » inclus dans ces phénomènes et dans leurs connexions³². Ce vers quoi la psychologie doit se diriger, donc, c'est l'« histoire de la vie », puisque c'est en elle seule que « [cette essence de l'être humain] se documente et se manifeste³³ ».

C'est précisément sur la base de ces considérations que Binswanger, en retraçant les étapes du développement historique de la psychologie, crédite la psychanalyse – en tant que « méthode herméneutique, au sens de l'exploration, de l'explication et de la reconstruction de l'histoire intérieure de la vie » – d'appartenir de plein droit à la nouvelle psychologie et de rendre ainsi elle-même justice à sa propre théorie des mécanismes vitaux dynamiques et fonctionnels³⁴. Lacan aussi – qui, à cette même époque, contribue largement à importer en France le courant phénoménologique de la psychiatrie allemande – reconnaît la portée révolutionnaire de la méthode freudienne, précisément dans son « attitude de soumission au réel », à la « réalité humaine » et à l'« épaisseur de son histoire³⁵ ». Et Foucault ne manquera pas de souligner à son tour – dans *Maladie mentale et personnalité* – que le véritable « coup de génie de Freud » aurait consisté à envisager une « psychologie de l'histoire individuelle » et à ouvrir ainsi l'accès « à la dimension historique du psychisme humain³⁶ ».

La référence à la notion de « drame » telle qu'elle avait été élaborée par Politzer est explicitement présente également dans la *Phénoménologie* de Merleau-Ponty, lequel explique que « l'existence n'est pas un ordre de faits

L'Évolution psychiatrique, fasc. 3 (1937), p. 65. Après avoir apprécié l'opposition minkowskienne à la sémiologique classique de la psychiatrie, fondée sur la compréhension « par interposition de catégories plus ou moins isolées et isolables : perceptions, réaction, sensations, etc. », Lacan reproche à Minkowski une démarche phénoménologique trop abstraite et trop loin de sa propre attitude « d'observation et de conquête du réel », une attitude qui lui viendrait de la psychanalyse (cf. *Ibid.*, p. 66). Sur la relation entre les positions respectives de Lacan et de Minkowski, cf. Henning SCHMIDGEN, « “Fortunes diverses”. L'œuvre de jeunesse de Jacques Lacan et la phénoménologie », *op. cit.* ; Linda GOYET, « Lacan, lecteur de Minkowski : l'approche structurale », *L'Évolution psychiatrique*, 69 (2004), p. 203-215.

32. Ludwig BINSWANGER, « Über Phänomenologie » (1923), *Ausgewählte Werke*, vol. 3 : *Vorträge und Aufsätze*, Max Herzog éd., Asanger, Heidelberg, 1993, p. 35-69 ; trad. J. Verdeaux et R. Kuhn, « Sur la phénoménologie », in *Introduction à l'analyse existentielle*, Paris, Minuit, 1971, p. 81.

33. Ludwig BINSWANGER, « Lebensfunktion und innere Lebensgeschichte » (1928), *Ausgewählte Werke*, vol. 3 : *Vorträge und Aufsätze*, *op. cit.*, p. 71-94 ; trad. J. Verdeaux et R. Kuhn, « Fonction vitale et histoire intérieure de la vie », *Introduction à l'analyse existentielle*, *op. cit.*, p. 76.

34. *Ibid.*, p. 69.

35. Jacques LACAN, « Au-delà du “Principe de réalité” », *op. cit.*, p. 80-81.

36. Michel FOUCAULT, *Maladie mentale et personnalité*, Paris, PUF, 1954, p. 37.

[...] que l'on puisse réduire à d'autres ou auquel ils puissent se réduire, mais le milieu équivoque de leur communication, le point où leurs limites se brouillent, ou encore leur trame commune³⁷ ». Ce n'est que « dans l'acte » qu'il est possible de saisir la réalité concrète de l'existence, à savoir dans son histoire. Dans ce contexte, Merleau-Ponty exprime également une appréciation ambivalente de l'entreprise freudienne, et il le fait précisément au moment où il est en train de discuter le problème de la sexualité – à partir du rapport du sujet incarné à son monde – en suivant le développement d'un cas clinique selon l'analyse qu'en avait faite Binswanger. Tout comme la *Daseinsanalyse* avait montré que « le corps à chaque moment exprime l'existence », de même la psychanalyse – « quelles qu'aient pu être les déclarations de principe de Freud³⁸ » – indiquerait en effet la voie pour saisir la « signification existentielle » de la sexualité, pour reconnaître dans le « drame sexuel » ce « sens incarné » ou cette « opération primordiale de signification » pour laquelle « le corps exprime l'existence totale³⁹ ».

Cette appréciation ambivalente de la psychanalyse est à cette époque commune à tous les auteurs que nous venons de mentionner. Même Lacan, qui, depuis sa *Thèse*, avait su apprécier le concours apporté par les données offertes par la technique psychanalytique à l'avenir de la méthode de la nouvelle psychologie, ne manquera pas d'en critiquer la doctrine métapsychologique. Et il le fera précisément en 1946, en utilisant les mêmes termes qui avaient caractérisé, avant lui, la critique de Politzer – auteur que Lacan a d'ailleurs bien présent à l'esprit tout au long des années trente et quarante⁴⁰. Tout en mettant en valeur, en effet, le caractère « concret » des concepts freudiens de complexe, drame et conflit, qu'il reconnaît comme « l'acquis phénoménologique » majeur du freudisme, Lacan ne peut pas accepter la notion de libido, par laquelle « la psychologie freudienne poussant son induction avec une audace proche de la témérité, prétend[rait] remonter de la relation interhumaine [...] à la fonction biologique qui en serait le substrat⁴¹ ». Mais

37. Maurice MERLEAU-PONTY, *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard, 1945, p. 194. Politzer est cité à la note 2.

38. Maurice MERLEAU-PONTY, *Phénoménologie de la perception*, *op. cit.*, p. 184 : « Quelles qu'aient pu être les déclarations de principe de Freud [...] la signification de la psychanalyse n'est pas tant de rendre la psychologie biologique que de découvrir dans des fonctions que l'on croyait "purement corporelles" un mouvement dialectique et de réintégrer la sexualité à l'être humain ».

39. Maurice MERLEAU-PONTY, *Phénoménologie de la perception*, *op. cit.*, p. 193.

40. Il y a de nombreuses références directes au projet de la « psychologie concrète » dans la *Thèse*, et Politzer est cité explicitement dans ses « Propos sur la causalité psychique », *op. cit.*, p. 160.

41. Jacques LACAN, « Au-delà du "Principe de réalité" », *op. cit.*, p. 89. À ce propos-là, cf. aussi les « Propos sur la causalité psychique », *op. cit.*, p. 188 : « L'apparition du complexe freudien marquait une date dans l'esprit humain, en tant qu'elle contenait la promesse d'une psychologie véritable ».

d'ailleurs déjà dans la *Thèse* – tout en créditant la technique psychanalytique de s'exprimer dans une « *sémantique* du comportement » tirant sa valeur des données immédiates de l'*expérience cathartique* où elle est intégrée –, Lacan avait critiqué comme trop « complexe et lointain » le symbolisme engagé dans ses interprétations de ces données⁴². C'est pourquoi il concluait : « notre méthode, fondée sur les *relations de compréhension* immédiatement saisissables dans les phénomènes, s'abstient en principe d'utiliser ces relations symboliques⁴³ ». Pour Lacan, les symboles engendrés par la psychose possèdent donc une « valeur de réalité » qui n'est « en rien diminuée par la genèse qui les exclut de la communauté mentale de la raison », et les délires, donc, « n'ont besoin d'aucune interprétation pour exprimer par leurs seuls thèmes, et à merveille, ces complexes instinctifs et sociaux que la psychanalyse a la plus grande peine à mettre au jour chez les névrosées⁴⁴ ».

Il s'agit là de considérations largement partagées à cette époque. Minkowski, lui aussi, entre les années quarante et cinquante, oppose le conflit, le « roman », le drame et le complexe, à la notion de libido par laquelle « Freud, guidé par le principe de causalité [...] a bâti l'image énergétique de l'évolution de la vie humaine, en s'éloignant déjà là, par excès de "scientisme", de l'humain tel qu'il nous est donné avant toute chose, d'une manière immédiate⁴⁵ ». Et l'on retrouve l'écho de ces remarques dans le jugement que Foucault porte sur l'œuvre de Freud dans ses écrits des années cinquante. Tout comme Politzer avait reconnu dans la méthode « dramatique » et « en première personne » de la psychanalyse – *malgré* ses constructions théoriques – le principe polémique capable de faire sauter l'édifice de la psychologie classique⁴⁶, de même Foucault attribue à Freud le mérite d'avoir opéré ce « renversement de la psychologie » qui lui aurait enfin donné comme objet « une histoire réelle⁴⁷ ».

42. Jacques LACAN, *De la psychose paranoïaque*, *op. cit.*, p. 319-320.

43. *Ibid.* Lacan maintient donc que les contenus systématisés du délire expriment « immédiatement », « manifestement », « à savoir par un symbolisme d'une clarté évidente, un ou plusieurs conflits vitaux essentiels du sujet » (p. 346).

44. Jacques LACAN, « Le problème du style et la conception psychiatrique des formes paranoïaques de l'expérience », *op. cit.*, p. 387.

45. Eugène MINKOWSKI, « Psychiatrie et métaphysique. À la recherche de l'humain et du vécu », *Revue de Métaphysique et de Morale*, 52 (1947), p. 333-358 (p. 347).

46. Georges POLITZER, *Critique des fondements de la psychologie*, *op. cit.*, p. 153 : « Mais après avoir rendu cette justice à Freud il n'y a aucune raison de se cacher que ses constructions théoriques [...] sont incompatibles précisément avec cette psychologie concrète dont il aura été le fondateur ». Cf. aussi Eugène MINKOWSKI, « Le contact humain », *Revue de Métaphysique et de Morale*, 55, 2 (1950), p. 126, où il est question de « la grande misère de la psychanalyse, en dépit de faits de première importance qu'elle a su mettre à jour ».

47. Michel FOUCAULT, « La psychologie de 1850 à 1950 », *op. cit.*, p. 129. La justice que Foucault réclame pour la psychanalyse semble bien à tous les effets être la même jadis réclamée

Or, il est intéressant de remarquer qu'à son tour Foucault – tout comme Politzer, Minkowski, Lacan et Merleau-Ponty avant lui – introduit son analyse du discours freudien à partir de la problématisation des notions de signification, d'expression et de symbolisation. La critique majeure que Politzer adressait à la psychanalyse se concentrait en effet sur l'élaboration doctrinale par laquelle Freud avait doublé sa démarche d'interprétation des rêves. La distinction freudienne entre un contenu manifeste et un contenu latent du rêve, ainsi que l'hypothèse de l'inconscient qui en dérivait, reproduisait aux yeux de Politzer la démarche « réaliste » de la psychologie classique en ce qu'elle aplatissait le drame signifiant du sujet pour le ramener à une entité psychique. De cette manière, au lieu d'analyser le présent réel et concret du rêve en tant qu'expression d'une dialectique individuelle et en première personne, un doublet ontologique – et en cela même mythologique – était imposé au rêve qui viendrait ainsi nier toute autonomie de l'expression en tant que telle⁴⁸. Dans l'« Introduction » de Foucault à l'article *Le rêve et l'existence*, on retrouve la trace de cette critique lorsque Foucault observe que la « mythologie théorique » par laquelle Freud explique le lien – dans l'expérience onirique – entre l'image et le sens, peut « retrouver les thèmes qui étaient exclus par la démarche herméneutique de son interprétation du rêve⁴⁹ ». Ce que Freud aurait donc manqué, pour Foucault, c'est précisément cette « opération primordiale de signification – pour employer les mots de Merleau-Ponty – où l'exprimé n'existe pas à part l'expression et où les signes eux-mêmes induisent au dehors leurs sens⁵⁰ ». Comme l'avait encore souligné Merleau-Ponty dans son cours de 1951-1952, ce qui compte dans l'opération de signification, ce n'est pas tant l'induction d'un sens objectif, mais bien plutôt l'*action* de signifier. Ce n'est pas tant le symbole qui doit être au centre de l'analyse, mais la *réalisation* symbolique⁵¹. Et c'est bien cela que Foucault veut dire quand il déclare, de manière quelque peu énigmatique, qu'« avoir une image, c'est renoncer à

par Politzer. Cf. *ibid.*, p. 128 : « Mais l'histoire de la psychanalyse a fait justice elle-même de ces éléments rétrogrades ». Et tout comme Politzer voyait dans l'histoire de la psychologie non pas l'histoire d'une organisation, mais celle de la dissolution d'une mythologie, de même Foucault reconnaît le mouvement de la recherche psychologique comme « celui d'une vérité qui se défait, d'un objet qui se détruit, d'une science qui ne cherche qu'à se démystifier » (« La recherche scientifique et la psychologie » (1957), *Dits et Écrits*, op. cit., vol. 1, n. 3, p. 157).

48. Georges POLITZER, *Critique des fondements de la psychologie*, op. cit., chap. 3 : « La charpente théorique de la psychanalyse et les survivances de l'abstraction », et 4 : « L'hypothèse de l'inconscient et la psychologie concrète ».

49. Michel FOUCAULT, « Introduction » à Binswanger, *Le rêve et l'existence*, op. cit., p. 72.

50. Maurice MERLEAU-PONTY, *Phénoménologie de la perception*, op. cit., p. 193.

51. Maurice MERLEAU-PONTY, *Les sciences de l'homme et la phénoménologie*, op. cit., p. 6, et 21.

imaginer », ou que « l'image constitue une ruse de la conscience pour ne plus imaginer⁵² ».

L'argumentation foucauldienne se poursuit dans des termes très proches des analyses exposées à la fois par Binswanger et Minkowski, qui, tour à tour, avaient mis l'accent, tout au long des années trente, sur la différence entre l'« expression » renvoyant à un sens et l'action même d'« exprimer⁵³ ». Mais il faudrait aussi mentionner Lacan, dont l'approche des psychoses, déjà dans ses premiers écrits sur la paranoïa, avait manifesté l'intention de concevoir l'expérience vécue de la maladie et la conception du monde qu'elle engendre en termes non pas de sémantique, mais de syntaxe⁵⁴. Foucault distingue donc à son tour l'image de l'expression ou imagination poétique et il affirme que celle-ci trouve en effet sa dimension non pas « là où elle découvre le plus de substituts à la réalité, là où elle invente le plus de dédoublements et de métaphores, mais là au contraire où elle restitue le mieux la présence à elle-même, là où l'éparpillement des analogies se recueille et où les métaphores, en se neutralisant, restituent sa profondeur à l'immédiat⁵⁵ ».

La manière dont Foucault traite la métaphore comme « métaphysique de l'image⁵⁶ » recoupe effectivement les critiques que Binswanger, Minkowski comme Lacan avaient adressées à toute approche herméneutique de l'expression visant à en découvrir un sens caché⁵⁷. Il s'agit là de remarques importantes dans la mesure où c'est exactement cette approche de la métaphore –

52. Michel FOUCAULT, « Introduction » à Binswanger, *Le rêve et l'existence*, *op. cit.*, p. 115-116.

53. Cf. notamment Eugène MINKOWSKI, *Vers une cosmologie. Fragments philosophiques*, Paris, Montaigne, 1936, p. 48-49.

54. Jacques LACAN, « Le problème du style et la conception psychiatrique des formes paranoïaques de l'expérience », *op. cit.*, p. 387.

55. Michel FOUCAULT, « Introduction » à Binswanger, *Le rêve et l'existence*, *op. cit.*, p. 115-116.

56. *Ibid.*

57. Cf. Eugène MINKOWSKI, *Vers une cosmologie*, *op. cit.*, p. 256 : « Quant au concept du symbole, à l'instar de la métaphore, il disjoint trop à notre gré ce qui symbolise et ce qui est symbolisé, et fait ainsi violence aux données immédiates que nous avons devant nous ». Ludwig BINSWANGER, « Studien zum Schizophrenieproblem: Der Fall Suzanne Urban » (1952-1953), *Ausgewählte Werke*, vol. 4: *Der Mensch in der Psychiatrie*, A. Holzhey-Kunz éd., Heidelberg, Asanger, 1994, p. 210-332; trad. J. Verdeaux, R. Kuhn et M. Foucault, *Le cas Suzanne Urban. Étude sur la schizophrénie*, *op. cit.*, 1957; Paris, Monfort, 1988, p. 67 : « Dans la métaphore théâtrale d'Ellen West, nous ne verrons pas seulement une métaphore au sens psychologique et poétique, une image évocatrice, mais surtout une expression immédiate verbale du mode de son être dans le monde ». Le caractère « existentiel » de la métaphore est déjà au fondement de l'approche binswangerienne des rêves depuis « Le rêve et l'existence ». À ce sujet, nous renvoyons à l'analyse qu'en fait Mireille DELBRACCIO, « Formes de spatialisation du conflit psychique dans l'expérience onirique selon Ludwig Binswanger », in *Mots de l'espace et conflictualité sociale*, Paul Bacot et Sylvianne Rémi-Giraud dir., Paris, L'Harmattan, 2007, p. 347-358.

qui va de pair avec celle du symbole – qui est à la base de la critique foucauldienne de la psychanalyse. Au milieu des années cinquante donc, ce qui attire l'attention de Foucault vers l'analyse existentielle, ce n'est pas seulement « son opposition originnaire à une science des faits humains en style de connaissance positive, d'analyse expérimentale et de réflexion naturaliste⁵⁸ », mais surtout sa distance à l'égard de la théorie de la signification à la base de l'herméneutique freudienne. À l'origine des défauts de celle-ci – écrit Foucault – il y a « une insuffisance dans l'élaboration de la notion de symbole » :

Le symbole est pris par Freud seulement comme le point de tangence où viennent se rejoindre, un instant, la signification limpide et le matériau de l'image pris comme résidu transformé et transformable de la perception. Le symbole, c'est la mince surface de contact, cette pellicule qui sépare tout en les joignant un monde intérieur et un monde extérieur⁵⁹.

La psychanalyse aurait donc réduit l'image au sens, tandis que le monde imaginaire « a ses lois propres, ses structures spécifiques », des structures qui ne sont pas seulement celles de la parole, mais celles du langage, un « langage qui existe avec la rigueur de ses règles syntactiques et la solidité de ses figures morphologiques⁶⁰ ». La psychanalyse n'aurait donc pas réussi à « trouver le raccord entre ces deux ordres d'analyse », à savoir entre une psychologie du langage et une psychologie de l'image. D'où la thèse de cette Introduction, qui consiste à dire que « la psychanalyse n'est jamais parvenue à faire parler les images⁶¹ ».

La « figure irruptive du signifiant »

Mais est-il vraiment possible de faire parler des images qui n'appartiennent pas à l'ordre de la parole ? Comment saisir les « lois propres », les « structures spécifiques » d'un monde imaginaire qui ne se réduit ni à la logique ni à une théorie de la signification ? C'est bien le problème que se pose Foucault dans sa thèse de 1961, *Folie et déraison*, un ouvrage qui doit encore beaucoup à la psychiatrie existentielle qui avait stimulé l'attention du philosophe dans les années cinquante, et qui, pourtant, ouvre en même temps pour une part à son dépassement.

À un niveau plus superficiel, le projet foucauldien d'envisager une histoire de la folie en amont de toute conceptualisation psychopathologique

58. *Ibid.*, p. 66.

59. *Ibid.*, p. 72.

60. *Ibid.*, p. 70.

61. *Ibid.*, p. 73.

correspond encore à l'approche selon laquelle Minkowski envisage d'aborder la folie en tant que phénomène extrascientifique, indépendamment de toute classification clinique. De l'idée de la folie comme possession démoniaque à la vision religieuse qui reconnaissait en elle l'effet du péché, jusqu'à son appropriation médicale, la folie dont Minkowski retrace l'histoire ne doit rien, en effet, à l'exactitude clinique de ses descriptions. Elle est abordée plutôt comme cette « vérité vitale et humaine » « dont l'histoire ne retiendra que ce qu'«historiquement» elle en saura détacher, et qui est loin d'en être le tout⁶² ». De même, pour Foucault, il s'agit non pas de retracer l'histoire d'une vérité qui serait celle enfin atteinte de la maladie mentale, mais de poursuivre ce « degré zéro de l'histoire » où la folie « est expérience indifférenciée⁶³ » et « reste encore pour nous la voie d'accès à la vérité naturelle de l'homme⁶⁴ ». Cependant, là où Minkowski, face à cette « folie essentiellement humaine » qui « atteint la destinée de l'être humain en l'excluant de la communauté des vivants⁶⁵ », choisit la voie de l'inclusion au moyen d'une psychiatrie qui, pour l'occasion, devient anthropologie, Foucault, en philosophe, préfère approfondir et interroger le phénomène de l'exclusion, à savoir « cet autre tour par lequel les hommes, dans le geste de raison souveraine qui enferme leur voisin, communiquent et se reconnaissent à travers le langage sans merci de la non-folie⁶⁶ ». Dans cette perspective, il n'y aura donc plus aucune place pour aucune forme de psychiatrie, puisque « poussée jusqu'à sa racine, la psychologie de la folie, serait non pas la maîtrise de la maladie mentale et par là la possibilité de sa disparition, mais la destruction de la psychologie elle-même et la remise à jour de ce rapport essentiel, non psychologique parce que non moralisable, qui est le rapport de la raison à la déraison⁶⁷ ». L'injonction phénoménologique que Minkowski adressait à la psychologie de « revenir en arrière », vers l'immédiateté du « vécu et de l'humain, source première de toute connaissance⁶⁸ » finit donc par laisser la

62. Eugène MINKOWSKI, « Psychiatrie et métaphysique », *op. cit.*, p. 339.

63. Michel FOUCAULT, Préface, in *Folie et déraison*, Paris, Plon, 1961; *Dits et écrits*, *op. cit.*, vol. 1, n. 4, p. 159-167, p. 159.

64. Michel FOUCAULT, *Maladie mentale et psychologie*, Paris, PUF, 1962, p. 88.

65. Eugène MINKOWSKI, « Psychiatrie et métaphysique », *op. cit.*, p. 339-340 : « Elle [la folie] se traduit par une brèche, profonde et irréparable à première vue. Mais placé en face de l'un de nos semblables, quel qu'il soit, nous ne saurions nous contenter de l'idée d'une brèche comme telle, ni renoncer à voir en lui un "semblable". [...] Et c'est ainsi que naît le désir de réduire la brèche au strict minimum [...]. Et là prend naissance le courant, non pas philanthropique, mais anthropologique de la psychiatrie ».

66. Michel FOUCAULT, « Préface », dans *Folie et déraison*, *op. cit.*, p. 159.

67. Michel FOUCAULT, *Maladie mentale et psychologie*, *op. cit.*, p. 89.

68. Eugène MINKOWSKI, *La schizophrénie. Psychopathologie des schizoïdes et des schizophrènes*, Paris, Payot, 1927; nouvelle éd. Desclée de Brouwer, 1953, p. 243.

bride – chez Foucault qui le pense jusqu'en ses conséquences extrêmes – à la réalité fuyante du « sans mots », à l'« énigme de cette Extériorité⁶⁹ » face à laquelle non seulement la psychiatrie, mais aussi la philosophie doit désormais déclarer son impuissance.

C'est exactement à ce niveau, dans cet abandon de la foi en une psychiatrie anthropologique capable de comprendre les expressions existentielles de la folie, que la pensée de Lacan aura joué un rôle crucial pour le développement du discours foucauldien. On s'en aperçoit au moment où l'on interroge la manière dont Foucault, dans *Folie et déraison*, renverse en quelque sorte la thèse sur la psychanalyse qu'il avait exposée dans son texte sur Binswanger. En fait – du moins à un niveau plus superficiel –, le contexte dans lequel Foucault introduit l'œuvre de Freud dans *Folie et déraison* n'est plus explicitement celui du rapport entre expression et signification, mais celui du rapport entre psychanalyse et psychiatrie asilaire. La thèse la plus explicite de cet ouvrage énonce que s'il est vrai que Freud a fait taire les instances de la condamnation typique de la structure asilaire, en revanche il aurait « exploité la structure qui enveloppe le personnage médical », et pour cette raison même n'aurait pas délivré le malade de ce qu'il y avait d'essentiel dans cette structure. C'est pour cela – conclut Foucault – que la psychanalyse « ne peut pas, ne pourra pas entendre les voix de la déraison, ni déchiffrer pour eux-mêmes les signes de l'insensé⁷⁰ ». Il s'agit de la thèse que Foucault développera tout au long des années soixante-dix, en particulier dans son cours sur *Le pouvoir psychiatrique*. Or, ce n'est pas sur cette thèse que l'on se propose de s'arrêter ici. Ce n'est pas à la lumière des thèses foucaaldiennes des années soixante-dix que nous nous proposons de relire les passages de *Folie et déraison* sur la psychanalyse, mais à la lumière de la perspective présentée dans l'« Introduction » à Binswanger, perspective qui – nous l'avons vu – concernait le rapport entre l'herméneutique psychanalytique et le langage.

La formule que Foucault énonce à la fin du quatrième chapitre de *Folie et déraison* est assez célèbre : « il faut être juste avec Freud », puisque Freud aurait « restitué la possibilité d'un dialogue avec la déraison⁷¹ » après le silence qui lui avait été imposé par la médecine positiviste. Or, si cette restitution de la possibilité d'un dialogue avec la folie a été possible, c'est parce que Freud – dit Foucault – « a repris la folie au niveau de son langage⁷² ». Il

69. Michel FOUCAULT, « La folie : l'absence d'œuvre » (1964), *Dits et écrits, op. cit.*, vol. 1, n. 25, p. 412.

70. Michel FOUCAULT, *Folie et déraison, op. cit.*, Partie III, chap. 5 : « Naissance de l'asile », p. 628-632.

71. *Ibid.*, p. 428.

72. *Ibid.*, p. 360.

s'agit d'un passage crucial qu'il faut interpréter au-delà de son sens le plus évident. « Reprendre la folie au niveau de son langage », en effet, ne veut pas dire simplement que Freud aurait enfin accordé une écoute aux voix de la déraison jadis étouffées par la psychiatrie positiviste. L'affirmation de Foucault se présente plutôt comme une sorte de réponse à la difficulté qu'il avait lui-même soulevée dans son texte de 1954, lorsqu'il reprochait à la psychanalyse de n'avoir pas réussi à « faire parler les images ». Ce que Foucault dit maintenant, c'est que si la psychanalyse n'a pas réussi à faire parler les images, c'est parce qu'elle ne le peut pas, et c'est justement le fait d'avoir reconnu cette impossibilité essentielle de réduire la folie au « sens » qui, paradoxalement, lui ouvrirait la possibilité d'un dialogue avec la déraison. Et il s'agit là d'un dialogue tout à fait paradoxal, puisqu'il ne se joue pas dans la dimension de la compréhension sémantique, mais exactement dans son contraire, dans la reconnaissance de l'altérité radicale des mots de la déraison. Reconnaître le langage propre de la folie signifie donc renoncer à le comprendre, dialoguer avec la folie signifie désormais la laisser s'exprimer avec ses mots et ses images incompréhensibles. La justice que Foucault réclame pour la psychanalyse serait alors à mettre en rapport avec la critique que lui-même avait adressée à la psychanalyse en 1954, en lui reprochant de n'avoir pas réussi à trouver le raccord entre une psychologie du langage et une psychologie de l'image.

Or, nous avons tendance à penser que la lecture de Freud dont il est question dans *Folie et déraison* doit beaucoup à l'approche du problème des psychoses tel qu'il est esquissé par Lacan dans les années cinquante. Cela ne veut pas nécessairement dire que la psychanalyse que Foucault a en tête lorsqu'il rédige sa thèse serait la psychanalyse lacanienne. En mentionnant Lacan, il s'agit plutôt, pour nous, de suivre en quelque sorte la suggestion proposée par Derrida en 1992, lorsque le philosophe nous invitait à considérer l'*Histoire de la folie* « *a parte subjecti*, du côté où elle s'écrit et non du côté de ce qu'elle décrit⁷³ ». Or du côté où elle s'écrit – à savoir à l'époque où Foucault travaille à sa thèse – il y a un certain état de la psychiatrie française, et cet état est profondément marqué par l'enseignement de Lacan. Nous avons déjà remarqué que l'une des caractéristiques principales de cet enseignement, à partir des années cinquante, consiste en l'abandon de l'approche phénoménologique qui avait caractérisé les réflexions cliniques et théoriques du psychiatre tout au long des années trente et pour une partie des années quarante. Si, à l'époque, Lacan louait cette approche en ce qu'elle

73. Jacques DERRIDA, « “Être juste avec Freud”. L'histoire de la folie à l'âge de la psychanalyse », in *Penser la folie. Essais sur Michel Foucault*, Élisabeth Roudinesco éd., Paris, Galilée, 1992, p. 148.

lui fournissait « une méthode théoriquement plus rigoureuse men[ant] à une description plus concrète en même temps qu'à une conception plus satisfaisante des faits de la psychose⁷⁴ » – conception qui permettait ainsi à la « moderne anthropologie » de ne pas se réduire à une « science positive de la personnalité⁷⁵ » –, à partir des années cinquante son attitude va s'approfondir dans une autre direction. Lacan ne peut pas plus longtemps accepter des positions – comme celles de Jaspers et de Minkowski – qui méconnaissent la psychanalyse et son enseignement principal, à savoir l'idée que tout phénomène psychique a un sens qui s'« explique », à savoir un sens qui, « pour illusoire qu'il soit [...], n'est sans loi⁷⁶ ». Mais il y a plus. Avec l'acquisition des instruments théoriques qui lui viennent de sa lecture de la linguistique structurale et du repérage des lois relevant de l'ordre du symbolique, Lacan inflige un nouveau coup, notamment à Jaspers, désormais désigné comme ce « directeur de conscience » figurant parmi les principaux responsables du développement de l'ego-psychologie postfreudienne⁷⁷.

L'importance cruciale du séminaire de 1955-1956 sur les psychoses se situe à ce niveau de l'analyse, dans la mesure où la reprise du sujet de la *Thèse* dans une perspective anti-jaspersienne nous permet de mesurer le parcours que le psychiatre a pu accomplir au moyen de son engagement psychanalytique et notamment de son « retour à Freud ». Dans ce séminaire, en effet, non seulement on peut relever la critique désormais très explicite de l'opposition jaspersienne entre *Erklären* et *Verstehen* – critique qu'à cette époque Lacan exemplifie de manière incisive dans la formule : « Gardez-vous de comprendre⁷⁸ ! » – mais surtout, on s'aperçoit que les raisons de cette critique ont évolué. Ce n'est plus seulement la causalité psychique qui est en question dans cette critique de la compréhension, mais le fait qu'il n'est plus possible, pour Lacan, d'approcher l'inconscient à partir des lois de la parole et dans le cadre de la relation intersubjective. Le point de rupture que ce séminaire institue dans l'enseignement de Lacan tient au fait que l'inconscient y est désormais présenté comme structuré selon les lois du langage, selon l'articulation de ses significations. La psychose ne coïncide donc plus simplement avec l'exclusion

74. Jacques LACAN, *De la psychose paranoïaque*, op. cit., p. 15.

75. Jacques LACAN, « Compte rendu de *Le temps vécu* », op. cit., p. 428.

76. Jacques LACAN, *De la psychose paranoïaque*, op. cit., p. 248 : « C'est le mérite de cette discipline nouvelle qu'est la psychanalyse, de nous avoir appris à connaître ces lois ». Cette critique s'adresse tout particulièrement à Jaspers, mais aussi à Minkowski, dont l'approche phénoméno-structurale excluait les relations historiques ou « idéo-affectives » des troubles analysés par la psychanalyse (cf. le compte rendu de *Le temps vécu* de 1935-1936, op. cit.).

77. Jacques LACAN, « La chose freudienne ou Sens du retour à Freud en psychanalyse » (1956), in *Écrits*, op. cit., t. 1, p. 421.

78. Cf. Jacques LACAN, « Situation de la psychanalyse et formation du psychanalyste en 1956 » (1956), in *Écrits*, op. cit., t. 1, p. 469.

d'un Autre conçu comme le fondement de la relation intersubjective, mais avec un « rejet » plus radical de l'Autre en tant que l'ordre même de la signification. C'est pourquoi alors – écrit Lacan – il serait inutile de « prôner la compréhension⁷⁹ » de cet inconscient. Il le précise constamment tout au long de la deuxième partie de son séminaire : dire « que tout ce qui appartient à la communication analytique a structure de langage ne veut justement pas dire que l'inconscient s'exprime dans le discours⁸⁰ ». Tout ce qui est de l'ordre de l'inconscient est marqué par l'absence dont est constitué essentiellement le signifiant, lequel « comme tel, ne signifie rien⁸¹ ».

C'est précisément à partir de ce contexte théorique, à notre sens, que Foucault devait réfléchir sur le problème de la folie et de la psychanalyse au moment de la rédaction de sa thèse de 1961. Du fait qu'il lisait Lacan à cette époque, ses premiers écrits en témoignent d'ailleurs clairement, quoiqu'il ne soit pas possible d'établir avec certitude de quels séminaires du psychiatre il fut l'auditeur à Sainte-Anne⁸². Il n'en reste pas moins que la critique

79. Jacques LACAN, *Le séminaire*, Livre III : *Les psychoses* (1955-1956), Jacques-Alain Miller éd., Paris, Seuil, 1981, p. 163.

80. *Ibid.*, p. 187.

81. *Ibid.*, p. 207.

82. Sur ce point les témoignages sont discordants. Selon Maurice Pinguet, « déjà, en 1953, [Foucault] avait beaucoup lu Freud. Chaque semaine il allait à l'hôpital Sainte-Anne écouter le séminaire que venait d'y commencer un inconnu, le docteur Lacan, qu'il admirait infiniment » (« Les années d'apprentissage », *Le Débat*, 41 (1986), p. 122-131, p. 125). Didier Eribon, en revanche, rappelle les entretiens avec Duccio Trombadori, où Foucault semblerait « dire qu'il n'a pas assisté aux séminaires de Lacan. En fait, si l'on se reporte à l'enregistrement original, il dit plutôt qu'il ne l'a pas suivi suffisamment pour être en mesure de bien comprendre Lacan, au moment où on lui posa la question, en 1978. Une chose est sûre : Foucault connaissait dès 1953 le nom de Lacan, il le lisait, il le citait. [...] Ce qui d'ailleurs n'est pas étonnant, puisqu'il fréquentait Sainte-Anne à cette époque [...]. Et lorsqu'il publiera *Folie et déraison*, en 1961, il mentionnera le nom de Lacan, avec ceux de Blanchot, Roussel et Dumézil parmi les influences qui se sont exercées sur lui » (*Michel Foucault, op. cit.*, p. 93). David Macey, dans sa biographie de Foucault, mentionne Didier Anzieu, lequel avait commencé son analyse avec Lacan en 1949 et aurait « suivi le cours de Lacan avec Foucault » (*The Lives of Michel Foucault*, London, Hutchinson, 1993 ; trad. P.-E. Dauzat, *Michel Foucault*, Paris, Gallimard, 1994, p. 90-91). Macey cite également un entretien avec Jacqueline Verdeaux : « D'où Foucault tenait-il ses connaissances sur Lacan [...] ? Les choses sont d'autant moins claires qu'il ne fait référence à aucun texte spécifique. Il avait entendu les conférences de Lacan à l'ENS et il avait assisté à quelques-uns des séminaires qu'il donna à Sainte-Anne à partir de 1953 ; aussi est-il probable que l'essentiel de ses connaissances venait de ses exposés oraux plutôt que de l'œuvre publiée. Si l'on en croit Jacqueline Verdeaux, le projet d'ensemble de Lacan ne lui inspirait guère de sympathie et il n'avait que mépris pour ses prétentions philosophiques. Le pèlerinage du psychanalyste à Fribourg en 1950, pour y voir Heidegger, provoqua chez lui une grande hilarité ; tandis que dans certaines lettres inédites à Jacqueline Verdeaux il se répand en commentaires désobligeants sur la compétence philosophique de Lacan » (*ibid.*, p. 58-59). Selon la chronologie rédigée par Daniel Defert dans les *Dits et écrits*, Foucault aurait suivi le séminaire de Lacan à Sainte-Anne en 1953 : cf. *Dits et écrits, op. cit.*, vol. 1, p. 18.

lacanienne de l'approche psychiatrique de la « compréhension du sens » des phénomènes psychiques, ainsi que le déplacement de l'accent – opéré par la lecture lacanienne des psychoses – de la parole au langage, nous apparaît comme une piste très pertinente pour comprendre la manière dont Foucault, au début des années soixante, rectifie sa position sur Freud par rapport à la critique qu'il lui avait adressée en 1954. L'accent que Foucault met désormais sur le lien entre folie et langage, ainsi que le rapport privilégié qu'il semble désormais instaurer entre folie et psychanalyse, nous portent sans doute dans cette direction.

Il y a trois textes de Foucault qu'il faudrait toujours lire en parallèle à *Folie et déraison* pour mieux comprendre les enjeux de cet ouvrage. Il s'agit, respectivement, du volume de 1963 sur *Raymond Roussel*, d'une contribution de 1964 sur « La folie, l'absence d'œuvre », et de l'essai de 1966 sur « La pensée du dehors ». Ce sont des textes dans lesquels le problème de la psychanalyse émerge effectivement toujours d'une réflexion sur le langage. Il est tout à fait intéressant de relever en particulier à cet égard, la manière dont Foucault, une nouvelle fois, rend justice à Freud en 1964 :

Il faudra bien un jour rendre cette justice à Freud qu'il n'a pas fait *parler* une folie qui, depuis des siècles, était précisément un langage (langage exclu, inanité bavarde, parole courant indéfiniment hors du silence réfléchi de la raison) ; il en a au contraire tari le Logos déraisonnable [...] il en a fait remonter les mots jusqu'à leur source – jusqu'à cette région blanche de l'autoimplication où *rien n'est dit*⁸³.

Souvenons-nous du problème soulevé par l'« Introduction » de 1954, lorsque Foucault reprochait à l'herméneutique psychanalytique son insuffisance dans l'élaboration de la notion de symbole du fait que cette élaboration, en réduisant le symbole au sens, était incapable de le raccorder aux lois spécifiques du langage. Les conclusions de la thèse sont maintenant pour ainsi dire renversées, Foucault reconnaissant désormais le mérite de la psychanalyse qui, précisément parce qu'elle n'a pas été capable d'opérer ce raccord entre le langage et le sens, a renoncé à découvrir l'« identité perdue d'un sens » pour « cerner – au contraire – la figure irruptive d'un signifiant⁸⁴ ». Et il s'agit bien là d'un signifiant qu'il ne faut pas concevoir – comme le dit Foucault – comme « la ruse d'une signification cachée », comme une « provision de sens », mais bien plutôt comme « une figure qui retient et suspend le sens, qui aménage un vide⁸⁵ ».

83. Michel FOUCAULT, « La folie, l'absence d'œuvre », *op. cit.*, p. 418.

84. *Ibid.*, p. 417.

85. *Ibid.*

Or, dans son *Raymond Roussel* comme dans « La pensée du dehors », il n'est pas directement question de la psychanalyse, et Lacan n'est jamais mentionné non plus par Foucault. Mais au cœur de l'analyse foucauldienne, se tient le problème philosophique de l'expérience radicale d'un langage délié de tout rapport avec un sujet donateur de sens, expérience dont Foucault rend compte en faisant usage d'expressions telles que « béance⁸⁶ » ou « angoisse du signifiant⁸⁷ ». Et pourtant, la question qui s'impose ici est la suivante – que nous exprimons en faisant à nouveau appel à une formulation de Derrida : « le projet de Foucault eût-il été possible sans la psychanalyse – et la psychiatrie, ajoutons-nous – dont il est le contemporain⁸⁸ ? » Autrement dit, ce projet philosophique – et notamment anti-phénoménologique – d'interroger le vide d'une expérience sans sujet, ce projet qui, dès *Folie et déraison*, prétend renoncer au confort de toute vérité et de tout savoir sur la folie pour aller à la source de la déraison, aurait-il été possible sans ce savoir tellement honni par Foucault qu'est la psychiatrie ? La manière dont Lacan pose le problème des psychoses témoigne, en effet, de la valeur philosophique de la psychiatrie française de cette époque, et nous pensons véritablement que cette approche devient en quelque sorte opérationnelle à l'intérieur du discours foucauldien. Il ne s'agit bien évidemment pas de superposer les discours respectifs de Foucault et de Lacan, et l'on ne poussera certainement pas notre analyse jusqu'à postuler, à l'origine de la parole manquée de Raymond Roussel, la forclusion lacanienne. Néanmoins, l'analyse que fait Lacan du rapport du psychotique au langage, jointe à son approche des problèmes de la « signification » et de la « compréhension », semblent avoir beaucoup compté dans la manière dont Foucault déplace désormais toute son attention vers la thématique d'un langage portant à l'échec toute entreprise herméneutique – conception qui est au cœur de l'entreprise épistémologique de l'archéologie et notamment de son refus de la figure du sujet donateur de sens.

Foucault semble en tous cas nous donner raison lorsque, dans le dernier chapitre du *Raymond Roussel*, il traite la déraison de Roussel comme sa « maladie⁸⁹ ». S'il est vrai que Roussel est « l'inventeur d'un langage qui ne

86. Michel FOUCAULT, « La pensée du dehors » (1966), *Dits et écrits, op. cit.*, vol. 1, n. 38, p. 518-539, p. 521.

87. Michel FOUCAULT, *Raymond Roussel*, Paris, Gallimard, 1963, p. 210. La référence à la psychanalyse lacanienne est assez explicite, lorsque Foucault affirme, dans « La pensée du dehors », que « la percée vers un langage d'où le sujet est exclu, la mise au jour d'une incompatibilité peut-être sans recours entre l'apparition du langage en son être et la conscience de soi en son identité, c'est aujourd'hui une expérience qui s'annonce en des points bien différents de la culture : dans le seul geste d'écrire comme dans les tentatives pour formaliser le langage, dans l'étude des mythes et dans la psychanalyse » (p. 520).

88. Jacques DERRIDA, « "Être juste avec Freud" », *op. cit.*, p. 148.

89. Michel FOUCAULT, *Raymond Roussel, op. cit.*, p. 207.

dit que soi », celui au moyen duquel nous touchons « ce qu'il y a de plus proche dans notre langage à nous⁹⁰ », à savoir ce langage pur, qui – dans *Les mots et les choses* – devrait démasquer enfin la configuration épistémologique de notre époque, il n'en reste pas moins que c'est une problématique relevant du domaine de la psychiatrie qui semble motiver à l'origine le développement épistémologique du discours foucauldien. L'analyse que fait Foucault du langage de Roussel est en effet très proche de la manière dont Lacan aborde le problème du délire psychotique à partir de l'analyse de « cette forme spéciale de discordance avec le langage commun qui s'appelle le néologisme⁹¹ ». Tout comme Lacan traite de « mirage inconsistant » toute « relation de compréhension⁹² » à l'égard des mots du psychotique, à l'égard d'« une signification qui ne renvoie foncièrement à rien qu'elle-même⁹³ », Foucault insiste sur un langage « rimant avec lui-même⁹⁴ », qui « étend son règne, retrouvant l'identique, mais jamais le sens de l'identique⁹⁵ ». En fait, à proprement parler, les mots de Roussel ne sont pas des mots, puisque ces paroles n'ont rien à communiquer, elles « montrent qu'elles montrent, mais non pas ce qui en elles est montré⁹⁶ », elles renvoient à une image qui est « perceptible mais non déchiffrable⁹⁷ ». Il s'agit en somme d'un langage que l'on s'efforcera en vain de comprendre, puisqu'il est « avant le discours et les mots. Au-delà et en deçà de ce qui parle⁹⁸ », un langage dans lequel « les mots ont parlé au-delà de toute mémoire⁹⁹ ».

Or, face au phénomène de ce langage qui est pure autoimplication, les cibles polémiques de la critique foucauldienne sont les mêmes que celles contre lesquelles se dressait Lacan dans son séminaire de 1955-1956, à savoir la perspective phénoménologique et une certaine vision naïve de la démarche freudienne qui consisterait à croire que, si la psychanalyse a « restitué le sens dans la chaîne des phénomènes », ce « sens dont il s'agit, c'est ce qui se comprend¹⁰⁰ ». D'une part, Lacan reprochait à l'analyse existentielle sa foi en ce « mythe de l'expérience immédiate¹⁰¹ » qui porterait à confondre – dans le

90. *Ibid.*, p. 210.

91. Jacques LACAN, *Le séminaire*, Livre III : *Les psychoses*, *op. cit.*, p. 43.

92. *Ibid.*, p. 15.

93. *Ibid.*, p. 43.

94. Michel FOUCAULT, *Raymond Roussel*, *op. cit.*, p. 70.

95. *Ibid.*, p. 110.

96. *Ibid.*, p. 68.

97. *Ibid.*, p. 75.

98. *Ibid.*, p. 70.

99. *Ibid.*, p. 67.

100. Jacques LACAN, *Le séminaire*, Livre III : *Les psychoses*, *op. cit.*, p. 14.

101. *Ibid.*, p. 16.

phénomène – le domaine de la signifiante et le domaine de la signification. D'autre part, à cette conception naïve de la psychanalyse, il reprochait également de s'attacher seulement au sens des phénomènes, à savoir à la formule toute simple selon laquelle le rêve « nous dit » quelque chose. En revanche, « la seule chose qui intéresse Freud, c'est l'élaboration à travers laquelle il le dit¹⁰² », ce qui fait que le déchiffrement dont il est question dans la *Traumdeutung* n'est pas la restitution d'un sens, mais des modalités d'un langage. C'est bien cela que Lacan entendait lorsqu'il déclarait – de manière paradoxale – que « le grand secret de la psychanalyse, c'est qu'il n'y a pas de psychogénèse¹⁰³ ».

Dans les textes foucauldien des années soixante, on retrouve en effet ces deux cibles polémiques. D'un côté, la critique de la psychiatrie existentielle va de pair avec la position explicitement anti-phénoménologique qui caractérise le refus de l'archéologie de toute position philosophique engageant la figure d'un sujet donateur de sens. On peut néanmoins reconnaître, dans le texte sur Roussel, une critique spécifiquement adressée à la position phénoménologique en psychiatrie, au moment où Foucault analyse le langage pur de la déraison en remarquant que les images que ce langage dessine sont de « calmes paysages sans monde¹⁰⁴ ». Le lien entre sujet et monde était en effet au fondement de la psychiatrie existentielle, notamment dans sa forme binswangerienne, laquelle envisageait les formes d'existence psychopathologiques justement en termes de « projets de monde » des malades. Et il s'agissait de mondes qui, tout en étant particuliers, n'en étaient pas moins compréhensibles puisque doués d'une normativité spécifique. Autrement dit, pour Binswanger, « il n'y a jamais de dissolution dans la subjectivité pure considérée avec rigueur autant que l'homme est homme¹⁰⁵ ». Même si le « personnalisme fortement subjectif » du malade « remet en question la permanence dans l'objectif et l'impersonnel¹⁰⁶ », ce personnalisme n'entame pas ce qui caractérise toute forme de « présence », à savoir l'« être dans un monde commun », quoique par négation. Un monde, donc – comme le précisait Minkowski dans son essai sur la schizophrénie – « qui nous devient accessible dans la mesure où nous savons respecter sa forme et ses lois¹⁰⁷ ».

Or, pour Foucault qui l'analyse à partir du langage de la psychose, le monde du malade ne répond plus à aucune loi, n'a plus aucune forme. Il n'y

102. *Ibid.*, p. 19.

103. *Ibid.*, p. 15.

104. Michel FOUCAULT, *Raymond Roussel*, *op. cit.*, p. 91.

105. Ludwig BINSWANGER, « Le rêve et l'existence », *op. cit.*, p. 212.

106. *Ibid.*

107. Eugène MINKOWSKI, *La schizophrénie*, *op. cit.*, p. 237.

a plus qu'un « monde positif¹⁰⁸ » privé de toute transcendance, un « monde mis hors d'atteinte par le rituel verbal qui y introduit¹⁰⁹ » et pour l'analyse duquel il serait désormais inutile de faire appel à un quelconque rituel. De même, il n'y a plus aucun principe ou fondement qui définisse le style d'expérience caractéristique d'une forme pathologique, qui lui confère cette unité ou « structure » à laquelle la psychiatrie existentielle ramenait les diverses manifestations de la maladie. Face au langage de Roussel, cette structure unitaire de la maladie ou « a priori d'existence » n'est plus désormais qu'« une figure timidement psychologique¹¹⁰ ».

La critique de la conception herméneutique de la psychanalyse, en revanche, émerge là où Foucault observe que, face aux « formes contournées » et à « tant de mécanismes-pour-rien » du langage pur exemplifié par l'œuvre de Roussel, il irait de soi que l'« on ait pensé à une énigme, à un chiffre et à un secret¹¹¹ ». Or, en réalité « aucune acuité n'a besoin de traverser [ces formes et ces mécanismes] pour leur faire dire leur secret¹¹² », puisque ce langage qui ne renvoie qu'à lui-même ne cache aucune « condition psychologique de l'œuvre¹¹³ ». Comme le disait Lacan, il n'y a pas de psychogenèse. Il s'agit bien plutôt d'un « langage [qui] se découvre d'avant le langage¹¹⁴ » et qu'il faut donc non pas interpréter, mais « déchiffrer ». Pour Freud – remarque Foucault – « l'inconscient a une structure de langage », c'est pourquoi « son problème [...] c'est un problème de déchiffrement¹¹⁵ ». Or ce qui permettrait à Freud d'échapper à la réduction de ce langage au sens – continue Foucault – c'est que le déchiffrement psychanalytique est plutôt de l'ordre du décryptage :

Freud, en effet, décrypte, c'est-à-dire qu'il reconnaît qu'il y a là un message, il ne sait pas ce que veut dire ce message, il ne sait pas selon quelles lois les signes peuvent vouloir dire ce qu'ils veulent dire; il faut donc à la fois qu'il découvre en un seul mouvement et ce que veut dire le message, et quelles sont

108. Michel FOUCAULT, *Raymond Roussel, op. cit.*, p. 105.

109. *Ibid.*, p. 97.

110. *Ibid.*, p. 209. L'« unité » structurale que Foucault porte comme exemple dans ce contexte est celle de l'angoisse. Il s'agit de la même structure qu'il avait choisie dans sa présentation de la psychiatrie existentielle dans *Maladie mentale et personnalité*. Cf. p. 54: « Si l'angoisse remplit l'histoire d'un individu, c'est parce qu'elle est son principe et son fondement; d'entrée de jeu, elle définit un certain style d'expérience qui marque les traumatismes, les mécanismes psychologiques qu'ils déclenchent, les formes de répétition qu'ils affectent au cours des épisodes pathologiques: elle est comme un *a priori* d'existence ».

111. *Ibid.*, p. 85.

112. *Ibid.*, p. 135.

113. *Ibid.*, p. 207.

114. *Ibid.*, p. 91.

115. Michel FOUCAULT, « Philosophie et psychologie » (1965), *Dits et écrits, op. cit.*, n. 30, p. 438-448, p. 440.

les lois par lesquelles le message veut dire ce qu'il veut dire ; autrement dit, il faut que l'inconscient soit porteur non seulement de ce qu'il dit, mais de la clef de ce qu'il dit¹¹⁶.

Il s'agit ici d'une perspective que le séminaire de Lacan sur les psychoses rend très explicite, lorsque Lacan fait remarquer que le « véritable coup de génie » de Freud « ne doit rien à aucune pénétration intuitive », mais relève du « coup de génie du linguiste qui voit apparaître plusieurs fois dans un texte le même signe, part de l'idée que cela doit vouloir dire quelque chose, et arrive à remettre debout l'usage de tous les signes de cette langue¹¹⁷ ». Et, en effet, ce n'est pas par hasard que Foucault mentionne précisément la psychose comme le lieu privilégié où s'opérerait le décryptage psychanalytique de ce langage pur porteur de la clef de ce qu'il énonce :

Il faut traiter la folie comme un message qui aurait en lui-même sa propre clef. C'est ce que fait Freud devant un symptôme hystérique, c'est ce que font les gens, qui, maintenant, essaient d'aborder le problème de la psychose¹¹⁸.

Or qu'est-ce que cela signifie d'affirmer que la folie est un message qui a en lui-même sa propre clef ? Foucault s'explique plus clairement à cet égard à l'occasion du colloque de Royaumont de 1964, dans une contribution sur « Nietzsche, Freud, Marx ». Il revient sur le thème de la « béance » qui caractériserait l'expérience radicale du langage portée au premier plan par la psychanalyse, et il remarque alors que l'interprétation, telle que Freud l'entend, n'est pas le renvoi des signes à un espace homogène de signification, mais une « ouverture irréductible », inépuisable, « toujours inachevée¹¹⁹ ». Or, si l'interprétation est « structurellement béante¹²⁰ » – dit Foucault – c'est parce que finalement « il n'y a rien à interpréter », et s'il n'y a rien à interpréter, c'est qu'« au fond tout est déjà interprétation, chaque signe est lui-même et pas la chose qui s'offre à l'interprétation, mais interprétation d'autres signes¹²¹ ». L'accent, donc, est clairement porté sur la signifiante plutôt que sur la signification, et c'est pourquoi dès lors – comme l'indiquait Lacan dans son séminaire – rien ne serait plus faux que de s'imaginer que le sens dont il s'agit dans le langage du psychotique, c'est ce qui se comprend : « comprendre les malades » est un « pur mirage¹²² ».

116. *Ibid.*, p. 443.

117. Jacques LACAN, *Le séminaire*, Livre III : *Les psychoses*, *op. cit.*, p. 19.

118. Michel FOUCAULT, « Philosophie et psychologie », *op. cit.*, p. 443.

119. Michel FOUCAULT, « Nietzsche, Freud, Marx », *Cahiers de Royaumont*, t. VI, Paris, Minuit, 1967, p. 183-200 ; *Dits et écrits*, *op. cit.*, n. 46, p. 570.

120. *Ibid.*, p. 566.

121. *Ibid.*

122. Jacques LACAN, *Le séminaire*, Livre III : *Les psychoses*, *op. cit.*, p. 14.

Or, le texte foucauldien de 1964 est tout à fait intéressant car il ne se donne pas comme une étude sur l'approche psychanalytique en psychopathologie, mais préfigure en quelque sorte l'une des thèses centrales des *Mots et les choses*, à savoir l'idée que « la réapparition du langage dans l'énigme de son unité et de son être ¹²³ » marquerait la fin de la configuration épistémologique caractérisant l'âge des sciences humaines. Encore une fois, c'est l'approche psychanalytique lacanienne du langage qui constitue le noyau de l'argumentation foucauldienne, et c'est sur la psychose que cette argumentation revient à nouveau. Si la psychanalyse n'est pas de l'ordre des sciences humaines – remarque Foucault – mais est bien plutôt la « fonction critique » qui les traverse, c'est parce qu'elle se donne « pour tâche de faire parler l'inconscient ¹²⁴ ». Et c'est bien là le point crucial : car « faire parler » l'inconscient ne signifie pas donner sens ou interpréter des mots, mais, bien au contraire, aller « vers le moment où les contenus de la conscience restent béants ¹²⁵ ». Or, comment se manifeste cette béance ? Précisément par la réapparition du langage « dans l'énigme de son unité et de son être ». Il s'agit d'une unité – dit Foucault – « que nous devons mais que nous ne pouvons pas encore penser ¹²⁶ », puisque ce langage s'est affranchi de son contenu, il n'a plus aucune place dans l'ordre des mots et des choses, il n'a plus ni objet ni sujet : c'est pourquoi il n'appartient pas à l'ordre épistémologique des sciences humaines, et c'est pourquoi la psychanalyse devient alors une « contre-science ». Et Foucault de conclure d'une manière presque paradoxale :

La psychanalyse s'y reconnaît quand elle est placée devant ces psychoses auxquelles pourtant elle n'a guère d'accès : comme si la psychose étalait dans une illumination cruelle et donnait sur un mode non pas trop lointain, mais justement trop proche, ce vers quoi l'analyse doit lentement cheminer ¹²⁷.

Même si c'est pour des raisons différentes de celles présentes dans ses premiers écrits, pour le Foucault des années soixante la « folie » semble donc demeurer encore la voie royale vers la démystification des prétendues vérités des savoirs sur l'homme, de ces savoirs dont la psychologie et la psychiatrie continuent et continueront à figurer, dans les décennies suivantes, les principaux représentants. Et pourtant, c'est précisément une problématique ressortant du domaine et du discours de la psychiatrie – le problème

123. Michel FOUCAULT, *Les mots et les choses*, Paris, Gallimard, 1966, p. 349.

124. *Ibid.*, p. 385.

125. *Ibid.*

126. *Ibid.*, p. 387.

127. *Ibid.*

des psychoses tel qu'il avait été envisagé par l'approche psychanalytique lacanienne – qui se présente à la fois comme l'occasion et le pivot du discours épistémologique de Foucault. C'est pourquoi, dans les années quatre-vingt, à la fin de son parcours intellectuel, Foucault reviendra à plusieurs reprises sur Lacan pour lui reconnaître le mérite d'avoir enfin libéré la folie de ces faux libérateurs qu'avaient été les psychiatres, depuis Pinel. Et c'est précisément en Lacan, alors, qu'il faut peut-être reconnaître le lieu théorique où l'« herméneutique » foucauldienne du sujet rejoint l'archéologie, ce Lacan qui « voulait que l'obscurité de ses *Écrits* fût la complexité même du sujet, et que le travail nécessaire pour le comprendre fût un travail à réaliser sur soi-même¹²⁸ ».

Résumé : Cet article a pour but d'analyser la position qu'occupe la psychanalyse dans l'œuvre de Michel Foucault au moment du dépassement, opéré par le philosophe entre les années cinquante et les années soixante, de son adhésion initiale au programme de la psychiatrie existentielle vers l'élaboration de son archéologie. L'enjeu de notre étude est d'analyser le rôle qu'aurait joué dans ce passage l'approche lacanienne des psychoses, telle qu'elle fut formulée à partir du milieu des années cinquante.

Mots-clés : Foucault. Lacan. Psychiatrie existentielle. Psychanalyse. Psychoses.

Abstract : This paper focuses on the position and the role of psychoanalysis in Michel Foucault's work between the 1950s and 1960s, when the philosopher criticizes his first appreciation of the existential psychiatry and begins to draw the archeological project. The aim of this study is to analyze the role that, for this project, played Lacan's approach to the problem of psychosis as it was worked out during the 1950s.

Keywords : Foucault. Lacan. Existential Psychiatry. Psychoanalysis. Psychoses.

128. Michel FOUCAULT, « Lacan, le “libérateur” de la psychanalyse » (1981), *Dits et écrits*, op. cit., vol. 4, n. 299, p. 205.